

# Plage Laval



RAFAËLE  
GERMAIN



RAFAËLE  
GERMAIN

*Plage  
Laval*



## Chapitre 1

« C'est quand même un peu dégueulasse.

— Ben non, c'est pas dégueulasse ! C'est absurde, mais c'est pas dégueulasse. »

Les écailles du poisson luisaient dans le soleil, sous le regard vaguement dégoûté de Mathilde. « Je trouve ça quand même un peu dégueulasse. Pis c'est pas de l'appropriation culturelle ?

— Je pense pas que les Autochtones lisaient l'avenir dans les entrailles des poissons. » J'ai tourné la tête vers Stéphane, soudain prise d'un doute. « Non ? » Il a fait une moue mal à l'aise, l'air de dire : « Je devrais-tu savoir ça ? »

« Inquiétez-vous pas, a dit le capitaine, ma grand-mère avait du sang mi'kmaq.

— OK... Pis est-ce qu'elle lisait l'avenir dans des entrailles de loups de mer ?

— Euh... non, mais je veux dire... On est safe pour l'appropriation culturelle ? Comme ma grand-mère était un peu autochtone ? »

J'ai regardé Mathilde, amusée. Nous étions venus la rejoindre à Tadoussac, où elle passait l'été avec des amis, travaillant dans un resto le soir, festoyant la nuit et quêtant des tours de bateau le jour. Elle s'était liée d'amitié avec tout le monde, comme elle le faisait toujours, mais c'était la première fois que Marcel, un capitaine de goélette qui avait l'air exactement de ce qu'on imagine quand on entend le

mot « capitaine » (barbe blanche, casquette noire de guin-gois, pommettes roses, grande jovialité sans doute due à la bouteille de rhum qui trônait dans le porte-gobelet à côté de la barre à roue), lui mentionnait ses dons de voyance, ainsi que ses ascendances autochtones.

Il faisait un temps magnifique, les mouettes et les sternes tournoyaient dans le ciel parfaitement bleu, et des phoques se pointaient le museau de temps en temps, à quelques mètres de nous. Des rorquals passaient au loin et des baleines à bosse surgissaient par moments, assez près des gros bateaux garnis de touristes en impers orange pour provoquer des cris qui nous parvenaient, entremêlés à ceux des goélands.

« Enweye, rendus là, on va le faire », ai-je lancé. Ça me semblait approprié, comme si l’instant était quelque chose qu’il nous fallait saisir. Nous n’avions pas été ensemble, tous les trois, depuis plusieurs mois, et voilà que nous nous retrouvions sur un bateau, au milieu de l’estuaire du Saint-Laurent, avec devant nous toutes les pièces d’un souvenir en devenir. Eille, vous vous rappelez la fois où le capitaine Bonhomme nous a dit qu’on vivrait jusqu’à cent ans ?

« Vous allez voir, a ajouté Marcel, tout content. Le poisson goûte encore meilleur après. » J’aurais mis un dix là-dessus – Stéphane aussi, à en juger par le petit regard qu’il m’a jeté. Mathilde, quant à elle, lorgnait le poisson avec une mine désolée. « Pov’ti...

— C’est correct, lui a dit son père. Il sera pas *plus* mort parce qu’on va avoir appris dans son foie qu’on va être millionnaires d’ici la fin de l’année.

— C’est une autre affaire, ça ! a couiné Mathilde. D’un coup qu’on apprend quelque chose de super grave, genre que quelqu’un va être malade, ou... Non, je pense que j’aime mieux pas. »

Le capitaine a affiché l’air sérieux du gars qui ne peut pas être responsable de ce qui est écrit dans les viscères

des bêtes, mais j'aurais mis au moins un autre dix sur le fait que jamais Marcel n'avait lu autre chose que de belles nouvelles dans les loupes de mer et les petites morues qui venaient finir leurs jours sur son bateau.

« On se lance, Marcel, a dit Stéphane. On est prêts à tout. » Il a pris Mathilde par les épaules pendant que Marcel nous servait à chacun un petit verre de rhum et à lui l'équivalent d'une bonne demi-tasse. Il l'a calée particulièrement cérémonieusement, ce qui m'a donné presque autant envie de rire que l'expression crispée de Mathilde, qui tenait le bras de son père comme si elle s'apprêtait à sauter en parachute. Puis il s'est allumé un cigare, avant d'ouvrir le poisson et d'étaler ses entrailles sur la planche de bois. C'était, en effet, passablement dégueulasse, surtout quand il s'est mis à farfouiller dans les intestins avec son doigt et à souffler sur eux une généreuse poffe de fumée de cigare – là, vraiment, je trouvais qu'il en mettait un peu.

« Hum, a-t-il dit au bout d'un bon moment. Je vois deux choses. Je vois, en fait, de la continuité.

— OK, c'est bon, ça, non, la continuité? » a demandé Mathilde, sur un ton qui m'a fait penser que nous étions décidément dues pour une conversation sur la crédulité et l'importance de vérifier ses sources – si ma fille devenait le genre de personne capable de baser son équilibre intérieur et sa foi en l'avenir sur les élucubrations d'un capitaine aussi guerlot que sympathique, j'allais passer le restant de mes jours à être plus qu'inquiète quant à son processus décisionnel.

« Je vois une belle eau calme sur laquelle vous allez voguer longtemps », a poursuivi Marcel. Je me suis demandé s'il se sentait obligé de filer la métaphore nautique à chaque fois qu'il lisait un poisson. « Une traversée sans heurts, avec un bon vent de dos, sur la même mer de miel que vous connaissez déjà. » Il se sentait obligé.

« Ben, c'est super, ça ! a fait Mathilde. C'est super, han ?

— Ben oui, c'est super. » J'aurais voulu lui dire que c'était surtout niaseux, mais je me rendais compte que j'étais légèrement déçue, comme si je m'étais attendue à quelque chose d'étonnant, ou d'au moins un peu plus farfelu que la perspective d'une mer de miel s'étendant à perte de vue. J'ai mis ça sur le compte de mes attentes, sur le fait qu'une prédiction plus saugrenue aurait teinté le souvenir et constitué une anecdote certainement plus croustillante que « un poisson est mort pour qu'on se fasse dire que nos vies allaient pas changer ». Ça devait être ça.

Et c'est là, alors qu'un rorqual passait lentement sous le bateau, que j'ai regardé Stéphane. Ça n'a duré qu'un instant, quelques secondes à peine, mais il avait l'air, inimitable, d'un gars qui vient de se faire dire que le gros lot qu'il croyait avoir remporté s'élève en fait à trois dollars. Il essayait de sourire, mais le sentiment n'étant pas là, le résultat relevait plutôt de la drôle de grimace – on aurait dit qu'il allait éternuer.

« Bon ben, on pouvait pas demander de meilleure nouvelle, han ? a-t-il presque crié. Une autre shot de rhum, tout le monde ? »

Mathilde riait dans le soleil. Le capitaine nous a resservis, puis a ajouté : « Une dernière chose : vous, là, madame, je vois beaucoup d'eau dans votre avenir. Beaucoup, beaucoup d'eau. »

Trois mois plus tard, alors que Stéphane m'annonçait qu'il me quittait, j'ai tout de suite pensé au poisson. En fait, je ne pensais *qu'au* poisson, ce qui était complètement ridicule, mais j'étais dans un tel état de choc que c'était tout ce que j'étais capable de voir, le poisson, ouvert sur le comptoir de bois, ses entrailles brillant dans le soleil de juillet, avec le gros doigt du capitaine en plein milieu.

« Il avait l'ongle sale, en plus.

— Laurence, décroche du fucking poisson.

— J’ai *vu* ta face quand y a dit qu’y avait jamais rien qui changerait ! J’ai *vu* ta face !

— Je le sais, que t’as vu ma face, ça fait une heure que tu me dis que t’as vu ma face !!! »

Je me suis pris la tête et j’ai fermé les yeux. J’essayais de respirer, de *comprendre*, de voir un peu clair, mais je ne voyais que le fucking poisson et... et ma pensée s’arrêtait là. Elle tournoyait autour moi, comme une mouette, et me répétait que j’aurais dû savoir, à ce moment-là, ce qui allait se produire, puisque la vraie prédiction était là, sous mes yeux, non pas dans les intestins de la pauvre bête, mais dans la face de mon chum. Comment n’avais-je pas su la lire ? Puis ma pensée faisait un petit saut : mais quand bien même aurais-je su lire l’expression de Stéphane, qu’en aurais-je fait ? J’aurais obligé le capitaine à se raviser, à découvrir un autre avenir au creux des viscères luisants, à nous dire que des années rocambolesques nous attendaient – ou, pour donner dans son champ lexical, que la houle allait nous brasser solide avant de nous projeter sur d’incroyables rivages ?

« Laurence, crisse, je suis pas en train de câlisser ma vie en l’air à cause d’un poisson. »

C’était une phrase parfaitement sensée, évidemment. Stéphane avait 49 ans, un amour profond pour sa famille et une petite tendance à l’anxiété qu’il gérait en courant dix kilomètres par jour et en faisant de la photographie argentique. Cette passion qu’il avait transmise à notre fille occupait une bonne partie de la surface disponible de nos murs, couverts de clichés qui pour le profane pouvaient sembler abstraits, mais qui capturaient en fait un pan de ciel, l’intersection de deux fils électriques, un bout d’horizon, la trace floue du vol d’un oiseau.

C’était ça, Stéphane, un type qui passait des heures dans sa chambre noire à développer la photo d’une devanture

de bungalow ou d'un marchepied de béton, un gars qui se rasait la tête pour cacher sa perte de cheveux et que Sarah trouvait « certainement trop straight à mon goût, mais quand même sexe quand il oublie qu'on le regarde », un homme qui n'avait jamais pris un seul congé de maladie pour le fun et qui aimait regarder des séries dans le lit avec sa blonde. Un architecte qui préférait la sécurité que lui assurait son emploi à la Ville plutôt que la créativité et les possibilités offertes par la vie de pigiste. À ceux qui lui reprochaient son manque d'ambition, il répondait, en haussant les épaules : « Ma seule ambition, c'est d'être bien avec mes filles. »

Bref, Stéphane était plusieurs choses, un amateur de poutine et de science-fiction, un redoutable adversaire aux *Colons de Catane*, un fan de prog (hélas), un voyageur prudent qui appréciait le dépaysement, mais pas trop, un fils qui aimait ses parents, mais leur reprochait leur manque de spontanéité en toute chose, un père franchement exemplaire, un amant attentif (mais force était d'avouer que j'avais eu peu de comparatifs) et un chum à l'écoute. Stéphane n'était pas un gars qui câlisse sa vie en l'air à cause d'un poisson.

« OK, parfait, à cause de quoi, d'abord ? » J'avais posé ma question sur le ton défiant de celle qui vient de piéger son interlocuteur dans le détour, comme lorsque j'attrapais Mathilde, quand elle était petite : « Si c'est pas toi qui as fini le paquet de biscuits, c'est qui ? Les écureuils ? »

Stéphane a ouvert la bouche, puis baissé les bras. Il était rentré du bureau une heure plus tôt et avait farfouillé dans son atelier avant de venir me rejoindre avec deux bières dans le petit solarium qu'il avait construit à l'arrière de la maison, et qui nous donnait l'impression d'être dehors même en hiver. Je revenais du CHSLD où nous avons installé ma mère quelques mois plus tôt, et j'essayais de lire, m'arrêtant de temps en temps pour regarder les feuilles tomber.

Je me demandais, comme chaque fois que j'allais visiter ma mère, si nous n'aurions pas dû la prendre avec nous. Mais la tâche me paraissait insurmontable – je me sentais, en fait, incapable de ce qui me semblait être un très très grand don de soi. La démence dont souffrait ma mère l'avait pourtant rendue beaucoup plus facile à vivre. Dans un étrange revirement, alors qu'elle avait passé sa vie adulte à donner des ordres et à se montrer généralement mécontente de tout, elle avait perdu, avec la mémoire et le sens des priorités, toute sa colère et sa révolte. Mon frère, quand il était de passage et venait la voir, répétait : « Crisse, on dirait qu'elle a oublié comment écœurer le monde ! » Je le trouvais colon, mais je comprenais ce qu'il voulait dire – quand elle avait appris que j'étais enceinte à 24 ans, elle m'avait dit : « Mon Dieu, y a des façons tellement plus simples de se rendre intéressante. » Mais voilà que cette femme autrefois si exigeante était devenue d'une mansuétude infinie, nous remerciant douze fois plutôt qu'une pour notre présence et s'extasiant devant des grains de poussière dansant dans un rayon de soleil.

J'aurais pu, vraiment, l'installer chez nous. Après tout, Mathilde était partie de la maison depuis bientôt cinq ans, laissant un vide qui sans être lourd ou désagréable était quand même étonnamment grand, comme si nous n'avions pas eu une seule fille, mais des sextuplés. Nous avions de la place, donc, et du temps, deux choses que je n'avais jamais vraiment eues et que j'appréciais énormément – j'appréciais, surtout, cet immense espace mental qui s'était soudain dégagé en moi, comme si j'étais passée, intérieurement, du boulevard bondé d'une métropole à une vallée déserte. Il y avait dans cette nouvelle absence de responsabilités quelque chose de grisant, mais aussi de légèrement culpabilisant.

« C'est parce que t'es conditionnée à te sentir utile, m'expliquait Sarah. La société s'écroulerait si les femmes

arrêtaient de se retrousser les manches, alors on nous a drillé dans la tête qu'il fallait qu'on soit responsables. » Drillage social ou pas, ça fonctionnait, et je m'apprêtais à ressasser pour la dixième fois avec Stéphane l'idée de peut-être, pourquoi pas, penser à éventuellement considérer la possibilité d'amener ma mère à la maison quand il avait dit : « Je pense que c'est fini, Laurence. »

J'avais hésité. « Qu'est-ce qui est fini ? »

Il m'avait regardée, et j'avais su avant qu'il parle qu'il allait répondre : « Toi pis moi. » J'avais eu le temps de noter qu'il n'avait pas dit « Je te quitte » ou « Je m'en vais » – il ne parlait pas de lui, mais de nous. Et c'est là que j'avais pensé au poisson.

J'avais dit, en fait : « *Oh my God*. C'est à cause du poisson. » Je l'avais dit, et je l'avais redit, avec une opiniâtreté qui normalement m'aurait fait rire, si bien que je ne pouvais pas lui en vouloir s'il insistait maintenant pour me faire comprendre que, s'il câlissait sa vie en l'air par ce beau soir d'automne, ce n'était pas, non, à cause d'un poisson.

« Je te dis que c'est pas à cause du poisson, a-t-il répété avec tout l'aplomb qu'on peut donner à une telle phrase. C'est à cause de nous.

— De quoi tu parles, à cause de nous ? Inclus-moi pas là-dedans !

— Toi aussi, t'as eu l'air déçue quand le capitaine a parlé de continuité ! » Il a fait une petite grimace, la tête du gars pris en flagrant délit de culpabilisation de poisson, que j'ai évidemment interprétée comme un aveu.

« *Tu vois* que c'est à cause du poisson !

— Sérieux, tu me niaisais.

— Tu viens de dire que j'avais l'air déçue !

— Parce que c'est toi qui arrêtes pas de parler de ça ! Tu te rends-tu compte à quel point c'est ridicule ? Ça se peut pas que tu te rendes pas compte à quel point c'est ridicule.

— Je peux pas croire que je suis en train de vivre ça.

— Non, moi non plus. De tous les scénarios auxquels j'avais pensé, y en avait aucun qui impliquait une chicane à propos d'un ostie de capitaine soûlon sur un bateau de pêche.

— Mais t'es d'accord que, quand y a dit qu'on allait voguer sur un océan de miel ou whatever, ça t'a fait capoter.

— Ça m'a pas fait capoter, Laurence, mais c'est sûr que j'ai vu ça, pis j'ai... »

J'ai ouvert la bouche.

« Dis pas que c'est à cause du poisson, s'il te plaît, dis pas encore que c'est à cause du poisson.

— Mais... t'as rencontré quelqu'un ? » J'ai posé la question sans conviction, parce qu'il me semblait que c'est ce qu'on entendait toujours dans ce genre de scène, mais je connaissais trop mon chum (« mon homme », ai-je pensé, et j'ai littéralement senti mon cœur se serrer) pour savoir qu'il n'aurait jamais pu vivre une aventure extraconjugale sans crouler sous la pression.

Comme de fait, il m'a répondu, avec empressement : « Non ! Non, jamais de la vie. » Il a fait une pause. « Mais j'ai commencé à remarquer d'autres femmes, pis ça m'était jamais arrivé avant.

— Faque tu m'aimes juste pus. »

Il a soupiré. « Je vais toujours t'aimer, Laurence. Je vais toujours t'aimer. » Il s'est mis à pleurer, ce que j'ai perçu comme un affront – je trouvais qu'il usurpait *mes* larmes, *ma* peine, *mon* cataclysme. Il a quand même poursuivi. « Mais je sais, *je sais*, a-t-il insisté, que toi aussi, tu le sais qu'on est plus là. »

Le savais-je ? À quelques reprises, peut-être un peu plus fréquentes depuis le départ de Mathilde, la question, sournoise, était venue se poser sur mes épaules. Étais-je encore amoureuse de cet homme que j'avais rencontré à 22 ans dans la petite cuisine d'une auberge de jeunesse londonienne ? (« T'es québécoise ? ») Est-ce que je confondais

« être bien avec » et « être en amour avec » ? Mais en même temps, à nos âges, est-ce que ça avait tant d'importance ? Des préoccupations qui ne m'avaient jamais paru urgentes et qui de toute manière étaient maintenant complètement hors de ma portée, à moi qui marinai dans un désarroi où plus aucune nuance n'existait et où ne subsistaient que panique et mauvaise foi. Alors j'ai dit : « Non. Non, je le sais pas.

— Mais c'est pas nous, ça ! C'est pas nous ! » Il a fait un grand geste désignant vaguement tout ce qui nous entourait.

« De quoi tu parles, c'est pas nous ? » Il me semblait, à moi, que chaque objet inclus dans son geste était, au contraire, fondamentalement *nous*, les fines herbes sur le rebord de la fenêtre, la vieille table achetée pour une bouchée de pain dans une vente de succession, les piles de livres dans les coins, son casque de construction qu'il mettait pour aller sur des chantiers dont il devait certifier la conformité pour la Ville, les linges à vaisselle rapportés de notre premier voyage en France, le vieux beurrier ayant appartenu à sa grand-mère bretonne, les photos sur les murs, celles qu'il avait prises et celles, ai-je cru bon de lui souligner « qui montrent toujours ben nos crises de faces à *nous* ». Il a dit, alors : « C'est pas nos faces aujourd'hui, Laurence. »

J'ai finalement compris qu'il avait en tête un nous d'autrefois, celui de nos 20 ans, qui avait fusionné dans la petite cuisine londonienne. Celui de nos 23 ans aussi, quand il avait choisi de me suivre à Oslo, où je terminais des études en langues scandinaves, mettant du coup les siennes sur la glace durant un an, par amour pour moi et les fjords norvégiens. Celui de nos 24 ans, quand j'étais tombée enceinte malgré la pilule et que nous avions choisi de voir cela comme un signe, tellement naïfs que nous disions à qui voulait bien nous entendre que « *no way* qu'un enfant

va nous changer». Il se reconnaissait même dans le nous de nos 30 ans, alors que la popularité grandissante des polars scandinaves m'avait permis de m'établir comme traductrice et qu'il avait été engagé par la Ville en tant qu'architecte technologue. Notre fille avait 5 ans, nous l'emmenions partout avec nous, et nos amis, sans enfants alors, disaient qu'elle était un peu «le bébé de la gang». Et puis...

«... Puis après, ben, c'est dur à dire, parce que apparemment... » Je ne pouvais pas croire que j'allais articuler quelque chose d'aussi ridicule, mais j'ai vaillamment poursuivi: «Apparemment que je vivais dans *The Matrix*.»

Sarah m'a regardée en prenant une sorte de bouchée dans l'énorme monticule de crème fouettée qui surmontait son Cozy Pumpkin Spiced Chai Latte double espresso shot avec lait d'avoine. Elle s'est essuyé la lèvre d'en haut, a replacé son gigantesque café dans le porte-gobelet du non moins gigantesque landau dans lequel dormaient ses fils et m'a dit, le plus sérieusement du monde: «Je vais avoir besoin de plus de précisions.»

Je ne pouvais pas la blâmer. Dans la semaine qui avait suivi le départ de Stéphane, j'avais ressassé en boucle chacune de ses paroles pour essayer de comprendre comment, grands dieux, j'avais pu être à ce point aveugle à ce qui se passait sous mon nez. Mon propre chum, mon amoureux avec qui je vivais depuis plus de vingt-cinq ans, n'était plus heureux, et je n'avais *rien* vu? Il avait tenté – maladroitement, me semblait-il, mais chacun de ses gestes et paroles me paraissait d'une maladresse atroce – de mettre un baume sur mon sentiment de culpabilité en m'expliquant que nous étions, tous les deux, enfermés dans une sorte de Matrix émotive, c'est-à-dire que nous vivions sur des émotions empruntées à notre jeunesse, et que nous opérions tellement sur le pilote automatique,

sentimentalement parlant, que nous n'étions même plus capables de déceler qu'il ne s'agissait que de l'écho d'anciens émois.

« Comme dans *The Matrix*, avait-il cru bon de préciser. Ils pensent qu'ils vivent une vraie vie, mais en fait sont branchés dans un genre de cocon pis y a un ordi qui leur feede des images de la v...

— Tu vas pas commencer à m'expliquer ce qui se passe dans *The Matrix* pour vrai ?

— C'est juste que t'avais pas l'air de comprendre...

— C'est ton ostie d'analogie que je comprenais pas ! Pis toi, je te gage que t'es le gars qui voit enfin la vraie réalité parce que t'as pris la pilule bleue pis...

— C'était la rouge. » Il s'était arrêté, certainement foudroyé par mon regard. « Oui. OK. Scuse-moi. Je veux juste dire... Depuis que Mathilde est partie, j'ai eu le temps de penser, pis... pis c'est ça. On pense qu'on vit, mais on vit pas. » Il s'était pointé le cœur à plusieurs reprises. « On vit pas vraiment. »

Sarah a hoché la tête pensivement. « OK, je comprends. Je suis obligée de dire que ç'a quand même plus de sens que l'affaire du poisson. »

Je l'ai regardée avec un air bête.

« Cela dit, y est pas allé chercher ça ben ben loin. On est toutes dans un genre de Matrix. S'il fallait qu'on soit pleinement conscients de toutes nos émotions à chaque seconde de nos vies, on serait toutes en train de courir comme des poules pas de tête. La majorité des humains court-circuiteraient.

— T'apprends ça en cours de psycho ?

— Non, ça, c'est juste du gros bon sens. »

À 42 ans, Sarah poursuivait un doctorat en psychologie, entrepris dix-huit mois plus tôt alors qu'elle était enceinte de jumeaux, parce que c'était le genre de choses que Sarah faisait. Rien n'était à l'épreuve de cette femme qui n'avait

jamais rien fait comme les autres. Et il me semblait que si quelqu'un n'était pas dans la Matrix, c'était bien elle.

« Non non, moi aussi, j'ai mes bouttes Matrix. Tous les matins, je me lève pis je me dis: Faudrait que je me regarde vraiment, que je sois dans la réalité, que je prenne la pilule bleue.

— C'est la rouge.

— Whatever, ce que je veux dire, c'est que c'est quand même tentant de prendre l'autre, des fois.

— Me semble que c'est crissement simpliste, non, comme analogie?

— On serait pas capables de se comprendre si on simplifiait pas de temps en temps. » Elle a devancé ma question: « Ça, c'est dans mes cours.

— Oui, mais Stéphan parlait comme si y avait aucune nuance, comme si j'étais dans une espèce d'aveuglement total et absolu et...

— Ben, t'étais quand même très très très beaucoup comme... » Elle a fait le geste de se rentrer quelque chose dans la nuque en prenant un air comateux, une autre belle référence à ce film que je commençais à honnir assez violemment. J'étais à fleur de peau, épuisée parce que je ne dormais presque pas depuis dix jours, et franchement insultée par le commentaire de mon amie.

« OK, deux choses: d'abord, je sais pas, peut-être me le dire, que j'étais rendue fucking comateuse? Ça vous tentait pas? Ensuite, y a-tu quelqu'un qui a pensé que peut-être j'étais ben de même? Que peut-être, ça s'adonne que c'est de même que je suis?

— Bon, déjà, c'est trois choses, c'est pas deux choses. Pour la première, je te l'ai dit, et je vais être obligée de te rappeler que tu m'avais répondu que j'avais pas d'affaire à juger les couples des autres, étant donné que j'ai jamais enduré une relation au-delà de deux ans.

— J'ai pas dit ça.

— Cent pour cent. » Elle avait raison, cent pour cent, mais je considérais que je détenais le monopole de l'indignation et de l'apitoiement sur soi pour au moins les prochains mois, aussi ai-je répondu d'un « En tout cas » sans équivoque. Sarah a fait un petit sourire.

« Deuxièmement, a-t-elle poursuivi, c'est sûr que t'étais bien de même. On est toutes bien quand on dort dans un petit cocon où personne vient nous déranger. » Elle a levé un doigt pour m'arrêter avant que je puisse l'interrompre. « Pis troisièmement, moi, je crois pas ça. T'es pas de même.

— Ben, tu te trompes.

— Non, vraiment, Lo, je pense pas. »

Elle avait une manière de dire sa pensée avec une simplicité désarmante qui remontait à bien avant les études en psychologie, un don que je lui enviais furieusement, moi qui m'armais toujours de diverses pincettes pour énoncer quoi que ce soit, de peur de blesser ou d'être mal comprise. Pourtant, Sarah était toujours parfaitement comprise, et même ses paroles les plus dures et les plus franches semblaient enrobées de bienveillance, sans doute parce qu'elles l'étaient. J'avais donc de la difficulté à maintenir un niveau d'indignation qui m'aurait permis de lui répliquer quelque chose de lapidaire, un genre de : « T'es qui, toi, pour oser me dire comment je suis ? »

De toute manière, qu'est-ce que tout cela pouvait bien me faire ? J'étais rendue à un âge où non seulement j'avais une assez bonne idée de qui j'étais, mais où je pouvais certainement me passer de l'opinion des autres, et choisir de sereinement l'ignorer quand elle ne faisait pas mon affaire. J'ai quand même avancé, pour la forme : « C'est pas exactement comme si j'étais une bombe d'émotions. » J'ai failli ajouter « comme d'autres qu'on connaît », une pointe directe à la personnalité de Sarah, qui pleurait pour rien, pouvait crier de joie en voyant des gens avec qui elle

avait soupé la veille (littéralement – j’avais été témoin du phénomène plusieurs fois, et récipiendaire de ladite joie à quelques reprises) et se mettait en colère à la moindre contrariété.

« Je suis pas plus émotive que toi, a-t-elle dit, parce que, évidemment, elle avait deviné mes pensées. Je suis juste plus expressive. » Elle m’a fait un clin d’œil. « Tsé, mes origines levantines. »

J’ai haussé les épaules, mais elle m’avait quand même tiré un sourire. Nous nous étions rencontrées près de vingt ans plus tôt, dans un cours de yoga. Elle portait alors régulièrement le hijab, mais pas tous les jours. « Ce qu’y a d’extraordinaire, m’avait-elle dit, c’est que, quand je l’enlève, à peu près tout le monde dans le cours, incluant la prof, pense que je suis une autre personne. » Je la reconnaissais, moi, à tous les coups : c’était la seule autre fille qui soupirait aussi fort que moi et qui avait l’air d’autant se faire chier.

« Moi, je suis libanaise, toi, c’est quoi, ton excuse ? » m’avait-elle lancé un soir après le cours. Devant mon air interdit, elle avait ajouté : « Ça fait depuis que j’ai 5 ans que chaque fois que je m’exprime trop intensément, je me fais dire que c’est soit à cause de mon sexe, soit à cause de mon sang méditerranéen. Faque tsé, j’aime autant aller au-devant des commentaires. »

J’avais tenté : « Je sais pas c’est quoi, mon excuse... C’est ma belle-sœur qui m’a donné un certificat-cadeau pis j’ai pas osé lui dire que j’haïs vraiment le yoga ? »

Sarah avait hoché la tête. « Typique de la femme nord-américaine, ça. On va prendre un café ? »

Vingt ans et au moins dix mille cafés plus tard, je me faisais encore remettre sur le nez le fait que je n’exprimais pas assez mes émotions par mon amie. « Sauf que, maintenant, j’étudie en psycho, faque je suis crédible.

Lorsque le père de sa fille la quitte après vingt-cinq ans de vie commune, Laurence décide de tourner le dos au monde et de s'installer dans un vieux chalet sur le bord de la rivière des Mille-Îles. Un projet unanimement décrié par ses proches, mais Laurence n'a que faire de leurs commentaires: à 48 ans, elle considère qu'elle est libre de commettre ses propres erreurs et d'embrasser une saine solitude.

Or la vie aura tôt fait de la rattraper, et Laurence va réaliser que ce ne sont pas seulement les rivières qui parfois débordent; les femmes aussi, même celles qui s'étaient juré qu'elles n'avaient besoin de personne et que les grandes passions étaient loin derrière elles.



Née à Montréal en 1976, **RAFAËLE GERMAIN** écrit des romans, des chroniques, des sketches et des récits depuis plus de vingt-cinq ans. *Plage Laval* est son quatrième roman.

